

## Plus tchékhovien que Tchekhov

Patricia Belzil

---

Number 157 (4), 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79786ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Belzil, P. (2015). Plus tchékhovien que Tchekhov. *Jeu*, (157), 4–6.

# PLUS, TCHÉKHOVIEN QUE TCHEKHOV



*Le Journal d'un vieil homme* de Bernard Émond, 2015.  
Sur la photo ci-dessus : Paul Savoie (Nicolas).  
Ci-contre : Paul Savoie (Nicolas) et Marie-Ève Pelletier  
(Katia). © ACPAV



## Le dernier opus de Bernard Émond, *Le Journal d'un vieil homme*, se révèle plus puissant que la nouvelle de Tchekhov qui l'a inspiré. Paul Savoie, sublime de lassitude, trouve là son plus grand rôle au cinéma.

Patricia Belzil

bernard Émond est l'auteur de films épurés, ciselés dans l'âme blessée de personnages en proie à un malaise existentiel, des œuvres où les pulsions de vie et de mort livrent bataille, et qui magnifient l'humain dans sa force et sa vulnérabilité. On ne s'étonne pas que le cinéaste ait été interpellé par *Une banale histoire. Fragment des mémoires d'un homme vieux* (ou « d'un vieil homme », selon les traductions), une nouvelle de Tchekhov (1889) racontant les derniers mois d'un professeur émérite qui, se sachant condamné, se soucie peu de laisser un nom, lui qui fut pourtant si fier de sa brillante carrière.

Les thèmes tchékhoviens de la nostalgie, de la désespérance, de l'impuissance et du temps qui passe trouvent un écho naturel chez le réalisateur de *Contre toute espérance*. Outre le fait que le narrateur de la nouvelle de Tchekhov soit sensiblement de son âge, il est médecin tout comme Jeanne dans *La Neuvaine* (Élise Guilbault), personnage que l'on retrouve dans *La Donation* (2009), où l'urgentologue doit prendre le relais d'un vieux médecin de campagne (Jacques Godin). Ainsi Nicolai Stépanovitch, devenu Nicolas Guimond (Paul Savoie), ce professeur à la faculté de médecine de l'Université de Montréal qui déclare que l'ennui, quand on est médecin, c'est qu'on ne peut ignorer que notre fin approche, n'est-il pas un étranger dans l'univers du cinéaste.

### MÉLANCOLIQUE MOUETTE

Transposée aujourd'hui, allégée de plusieurs personnages secondaires et des longues digressions les concernant, l'œuvre gagne en profondeur, tel un concentré de l'essentiel : les changements que le narrateur observe en lui, sa relation avec Katia, sa fille adoptive, et avec la femme et l'adolescente qui partagent sa vie, qu'il considère désormais, avec tristesse, comme des être ennuyeux et lointains.

Parmi les belles libertés qu'Émond a prises, il y a l'ajout du personnage de Luce, la femme aimée, son étudiante au doctorat quand il était jeune professeur (incarné par Daniel Parent) et mère monoparentale. Lorsqu'elle est morte prématurément à 36 ans, Nicolas a adopté sa fille. Chez Tchekhov, Katia est la fille d'un collègue décédé, qui avait nommé Nicolai comme tuteur. Dans le film, l'attachement à Katia est plus profond, car, à travers elle, c'est sa Luce qu'il voit – elle est d'ailleurs jouée par la même comédienne –, tel un constant rappel de cet amour perdu. Redessinée par Émond, jouée par une Marie-Ève Pelletier toute en émotions retenues, comme au-delà de la colère ou de la frustration, repliée dans la passivité et le désœuvrement, Katia dégage un mal-être palpable, devant lequel Nicolas ne sait que faire. Il lui reproche son oisiveté, tantôt avec douceur, tantôt avec énergie, insiste pour qu'elle remonte sur les planches, sa passion. Mais Katia a compris

– ou elle s'en est convaincue, ce qui revient au même – qu'elle n'a pas de talent. Nicolas a beau lui affirmer le contraire, lui dire qu'on ne voyait qu'elle sur la scène, c'est là le regard d'un père, et la jeune femme n'est pas dupe. Revenue de Paris désenchantée, par le théâtre et par l'amour – elle a été abandonnée, enceinte, par un homme, puis a fait une fausse couche –, Katia vit l'échec et la dépression. Par bien des aspects, elle est la sœur de Nina, la Mouette, qui a, comme elle, connu la mort du rêve d'être actrice, le rejet d'un homme et la perte d'un enfant.

Le milieu du théâtre est malmené dans le film. Katia refuse de poursuivre sa carrière, sachant que ce qui l'attend, c'est de jouer les célibataires frustrées dans un mauvais téléroman ou d'annoncer les crèmes pour la peau, puis les assurances-vie sans examen médical et les baignoires à portière : déprimante vision en accéléré du vieillissement. Quant aux théâtres, ils n'engagent que des vedettes de la télé. Les grands, peut-être, admet Nicolas, mais les petites troupes ? Si on ne fait pas partie de leur clique, il faut oublier ça, rétorque une Katia qui a baissé les bras depuis longtemps. Malgré la schématisation de ce tableau, la réalité que décrit Émond n'est pas fausse, et de nombreux jeunes comédiens s'y reconnaîtront ; beaucoup d'appelés, peu d'élus, comme on sait.



Le Journal d'un vieil homme de Bernard Émond, 2015. © ACPAV

Nicolas cherche en vain, chez sa fille adoptive, la ferveur de la fillette qui semblait croire que « tout ce qui se fait en ce monde est beau ». Il craint qu'elle ne trouve jamais l'apaisement : « J'ai peur que sa mélancolie ne l'entraîne dans un abîme... » Lui-même reconnaît sa propre aigreur, mais il la met sur le compte de la maladie, car toute sa vie il a été heureux, il a travaillé, aimé, vécu passionnément. Désormais, Nicolas ne se supporte plus lui-même, et ne supporte les autres que péniblement. Mais il est exaspéré par le cynisme, notamment celui d'un collègue sémiologue (Patrick Drolet rend avec brio la morgue de ce personnage désagréable), qui déplore le manque de culture des étudiants. Comment peut-il leur enseigner s'il les méprise autant ? lui renvoie Nicolas : les jeunes ne sont ni pires ni meilleurs qu'autrefois.

### ENSEVELISSEMENT

La voix hors champ du vieil homme, voix fatiguée de Paul Savoie, à la diction impeccable et lente, parcourt tout le film comme une musique triste. La caméra reste au plus près de cet état mélancolique, en captant le bruissement du vent dans les feuilles, tandis que les longs plans fixes exacerbent les nuits d'insomnie – l'attente de la fin : « Ces derniers mois me semblent plus longs que ma vie entière. »

### « Adieu, ma bien-aimée, mon incomparable... »

Comme chez l'auteur de *La Cerisaie*, le passage du temps trouve un écho dans la nature. Alors que la nouvelle va de l'hiver à l'été, Émond a plutôt choisi d'aller du printemps à l'hiver, la progression des saisons suivant l'avancée du professeur vers l'engourdissement et la mort, le paysage des Cantons de l'Est où il a son chalet illustrant l'ensevelissement qu'il éprouve.

Ainsi, par certains choix signalant une fine fréquentation de l'œuvre, le réalisateur se fait-il plus tchékhovien que Tchekhov !

Les dernières images du film, alors que la neige a tout enseveli autour de Nicolas, et qu'il pellette, le visage crispé par la douleur, sont envahies par une blancheur aveuglante – un ultime éclat avant le noir complet. Cette finale est beaucoup plus puissante que le dénouement de la nouvelle, qui a lieu dans une chambre d'hôtel. Comme dans un miroir, l'anéantissement du père se réfléchit sur celui de sa fille, qui vient à sa rencontre. Dans ce dernier tête-à-tête passent la déception, l'impuissance, mais aussi l'amour de deux êtres qui ne peuvent se sauver l'un l'autre, même s'ils le souhaitent plus que tout. Les crêpes de son enfance, seul réconfort que Nicolas sait offrir à une Katia qui s'effondre devant lui, seront refusées, et elle partira sans se retourner. Dans la dernière phrase, ambiguë, de son journal, on sent qu'il s'adresse *aussi* à la femme qu'il a aimée autrefois : « Adieu, ma bien-aimée, mon incomparable... » Tchekhov ne renierait sans doute pas cette nostalgie à l'arrière-plan de la réplique du vieux Nicolaï. ●